

Cet article paraîtra dans l'édition imprimée d'août 2026 sous le titre « L'ère de la lecture est révolue ». <https://www.theatlantic.com/magazine/2026/08/reading-crisis-postliterate-age/687618/>

(Chopé via la newsletter TechTrash <https://techtrash.kessel.media/posts>)

LA FIN DE LA LECTURE EST ARRIVÉE

Les optimistes croyaient autrefois que l'alphabétisation universelle était inévitable. Il semble désormais que l'ère de la lecture ne soit qu'une brève anomalie dans l'histoire de l'humanité.

Par Rose Horowitch

il y a deux mille trois cents ans, selon la légende, le roi Ptolémée Ier d'Égypte demanda à son conseiller de rassembler une collection exhaustive des œuvres écrites du monde. Ptolémée, qui avait servi sous Alexandre le Grand, rêvait d'une bibliothèque qui préserverait l'intégralité du savoir humain. Ses successeurs héritèrent de ce mandat. Les troupes royales pillèrent chaque navire arrivant à Alexandrie, à la recherche de rouleaux. Ceux-ci furent entreposés au Mouseion, un sanctuaire dédié aux Muses, inspiré du Lycée d'Aristote. La propre collection de livres d'Aristote y aurait été conservée.

Une grande partie de l'histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie a disparu. On sait cependant qu'elle fut le berceau de nombreux chefs-d'œuvre intellectuels du monde prémoderne. Le roi rémunérait des érudits pour qu'ils y vivent et y travaillent, et la collection était accessible à tous ceux qui désiraient étudier, « *un encouragement pour toute la cité à acquérir du savoir* », comme l'écrivait un rhéteur grec de passage. C'est dans cette bibliothèque qu'Ératosthène calcula la circonférence de la Terre et que Zénodote édita les plus anciens manuscrits des épopées d'Homère. Euclide, auteur des *Éléments de géométrie*, y étudia peut-être également. Cette période faste pour le savoir fut éphémère. Vers 400 de notre ère, la bibliothèque avait disparu. Nombre d'érudits considèrent sa destruction comme la plus grande perte de connaissances de l'histoire et le début du Moyen Âge. Depuis des siècles, les historiens décryptent des fragments de papyrus pour tenter de comprendre les causes de cette disparition.

Traditionnellement, on pensait que la réponse était la guerre. Lors du siège d'Alexandrie, en 48 avant notre ère, Jules César déclencha un incendie qui réduisit en cendres au moins 40 000 rouleaux. La bibliothèque survécut, sous une forme amoindrie, jusqu'au IV^e siècle de notre ère, lorsque les partisans de l'archevêque d'Alexandrie pillèrent le temple païen qui abritait les manuscrits restants. Mais les historiens contemporains ont tendance à minimiser l'importance de ces événements dramatiques, leur préférant une cause de destruction plus prosaïque : la négligence.

L'entretien de la collection représentait un coût exorbitant. L'humidité, les souris et les insectes rongeaient lentement les rouleaux de papyrus. Les scribes devaient sans cesse recopier les textes anciens avant qu'ils ne se détériorent et ne deviennent illisibles. Finalement, les difficultés liées à la gestion de la bibliothèque l'emportèrent sur la volonté de la préserver. « *Ce n'est pas la disparition d'une bibliothèque qui a engendré un âge sombre, ni sa survie qui*

aurait amélioré ces époques », a écrit le spécialiste des classiques Roger Bagnall. Le fait que la bibliothèque ait été laissée à l'abandon montrait que l'âge sombre était déjà arrivé.

Quelque 2 000 ans plus tard, dans un contexte bien différent, l'obscurité revient. Les Américains, jadis membres d'une société fière de son enseignement, lisent beaucoup moins qu'auparavant. Selon le *National Endowment for the Arts*, qui réalise l'enquête la plus exhaustive sur les habitudes de lecture du pays, moins de la moitié des adultes ont déclaré avoir lu un livre, quel qu'il soit, en 2022. Seuls 38 % ont lu un roman ou une nouvelle. Une étude analysant 236 000 réponses à l'*American Time Use Survey* a révélé que la proportion d'Américains lisant pour le plaisir chaque jour est passée de 28 % en 2004 à 16 % en 2023. (L'étude portait sur les personnes ayant lu un livre, un magazine ou un journal ; écouté un livre audio ; ou lu un livre numérique.) Les jeux d'argent sont devenus une activité de loisir plus courante que la lecture : l'an dernier, 57 % des Américains ont parié.

Le déclin de la lecture touche toutes les tranches d'âge, tous les sexes et tous les niveaux d'éducation. Même les groupes démographiques qui lisaient traditionnellement le plus — les retraités, les femmes et les diplômés de l'enseignement supérieur — ont connu un effondrement de leurs pratiques.

Les livres que l'on lit sont plus simples qu'auparavant. Les best-sellers du *New York Times* d'aujourd'hui contiennent des phrases environ un tiers plus courtes qu'il y a un siècle. Les phrases plus longues ne sont pas intrinsèquement meilleures. Mais leur omniprésence passée témoigne d'une époque où les Américains avaient le goût et la capacité de lire des œuvres littéraires exigeantes. En 1958, la traduction anglaise du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak était le roman le plus vendu de l'année, selon *Publishers Weekly*. Pasternak écrit dans des phrases longues et complexes : « *En cette chaude matinée grise dans les montagnes, Jivago éprouvait de la pitié pour le tsar, troublé à l'idée qu'une telle réserve et une telle timidité puissent être les caractéristiques essentielles d'un oppresseur, qu'un homme si faible puisse emprisonner, pendre ou gracier.* »

L'an dernier, le roman le plus vendu était *"L'Aube de la Moisson"*, le dernier tome de la série *Hunger Games*. Brian Bannon, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque publique de New York, m'a confié que la littérature jeunesse est l'un des titres les plus populaires de la bibliothèque, y compris auprès d'un public plus âgé. (Parmi les autres titres du top 10 figurent les livres pour enfants *"Partypoooper"*, le 20e tome de la série « *Journal d'un dégonflé* », et **Dog Man : Big Jim Believes**.) Le roman le plus populaire destiné aux adultes est le roman d'aventure et de romance *"Onyx Storm"*. Quels que soient ses atouts, il n'a rien à voir avec Pasternak : « *Un muscle de sa mâchoire carrée se contracte tandis qu'il me fixe du regard, faisant onduler la peau fauve de sa joue naissante.* »

Les Américains s'informent beaucoup moins par la lecture qu'auparavant. En 1975, environ la moitié des jeunes de 20 à 30 ans déclaraient lire le journal quotidiennement. Aujourd'hui, ils sont moins de 10 %. La plupart des Américains consultent désormais l'actualité sur leur téléphone ou leur ordinateur portable, et 40 % d'entre eux affirment préférer regarder ou écouter les informations en ligne plutôt que de les lire.

Ce phénomène est souvent qualifié de crise de l'alphabétisation. Et il est vrai que les compétences de base en lecture des Américains sont en déclin. Les résultats des élèves de CM1 et de 5e ont baissé au cours de la dernière décennie. Amanda Kordeliski, membre du conseil d'administration de l'Association américaine des bibliothécaires scolaires, m'a confié

que ses collègues et elle-même ont dû acheter de nouveaux livres pour s'adapter au niveau de lecture décroissant des élèves. Parmi les ouvrages les plus populaires figurent les romans graphiques : des classiques revisités comme la série « *La Cabane magique* » pour les élèves du primaire, et des mangas pour les collégiens et lycéens.

En 2024, lors d'un test national, seuls 35 % des élèves de terminale ont atteint un niveau de compétence suffisant pour analyser des thèmes complexes dans des œuvres de fiction et évaluer la pertinence de l'argumentation d'un auteur. Un nombre similaire d'élèves a obtenu un score inférieur au niveau de base, ce qui signifie qu'ils peuvent avoir des difficultés à tirer des conclusions à partir de concepts explicitement présents dans un texte, ou à utiliser le contexte pour comprendre un mot inconnu. Le niveau de littératie des adultes a également baissé : près de 30 % des adultes américains sont incapables de paraphraser ou de tirer des conclusions d'un texte de plusieurs pages . En 2017, ce chiffre était inférieur à 20 %.

Et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, les Américains lisent probablement plus de mots que jamais auparavant. Ce qui a changé, c'est ce qu'ils lisent et comment ils le font. Ils sont bombardés de courriels, de SMS, de publications X, de fils de discussion Reddit et de légendes Instagram. Cette explosion de fragments textuels se fait au détriment d'une attention soutenue portée aux œuvres écrites plus longues, qui véhiculent des informations riches et complexes. Maryanne Wolf, neuroscientifique cognitive à l'UCLA, affirme que les gens perdent la capacité de réfléchir en profondeur à l'écriture. Cela ne signifie pas qu'ils oublient comment décoder les mots individuellement. Ils perdent plutôt les capacités supérieures de compréhension et de synthèse. En d'autres termes, l'Amérique n'est pas analphabète ; elle est post-alphabète.

La situation va s'aggraver rapidement. La prochaine génération lit beaucoup moins que les adultes d'aujourd'hui ne le faisaient enfants. Benjamin Powers, directeur du *Haskins Global Literacy Hub* de Yale et de l'Université du Connecticut, m'a confié que les enseignants de maternelle constatent que nombre de leurs élèves ne connaissent ni comptines ni contes de fées. (Dans une étude menée auprès de 236 000 adultes américains, seuls 2 % lisent à un enfant chaque jour.) De 1984 à 2025, le pourcentage de jeunes de 13 ans déclarant lire rarement ou jamais pour le plaisir est passé de 8 à 29 %. Plus un enfant grandit, moins il aime lire. Robert Townsend, directeur de programme à l'Académie américaine des arts et des sciences, a récemment mené des groupes de discussion avec des lycéens pour connaître leur rapport à la lecture plaisir. Il m'a indiqué que la plupart la considéraient comme une pratique étrangère.

La lecture semble désormais superflue, même pour certains des esprits les plus brillants . Margaret Rennix, directrice adjointe du soutien aux sciences humaines et sociales à Harvard, m'a confié avoir discuté avec un étudiant qui peinait à lire un livre écrit en vieil anglais : le roman d'Anthony Burgess, "*Orange mécanique*" , paru en 1962. (L'étudiant utilisait *ChatGPT* pour « traduire » le livre dans un langage plus accessible.) Il y a peu, un professeur de sociologie à Harvard, préoccupé par les évaluations de cours où les étudiants se plaignaient de la quantité de lectures denses qui leur étaient imposées, a demandé à Rennix d'intervenir auprès de sa classe pour défendre l'importance de la lecture. Elle a dû expliquer – aux étudiants de la plus prestigieuse université américaine, suivant un cours dans une discipline fondée sur l'observation, l'argumentation et l'analyse écrites – que les extraits et les résumés ne peuvent rendre compte de la profondeur et de la subtilité d'un texte original complet. Rennix m'a expliqué que certains étudiants perçoivent désormais la lecture comme une

méthode d'acquisition du savoir inutilement contraignante. « *En leur demandant de lire* », a-t-elle déclaré, « *les professeurs privent arbitrairement les étudiants d'informations en les obligeant à les obtenir par ce moyen de communication plus difficile.* »

Il peut sembler opportuniste pour un rédacteur d'un magazine vieux de 169 ans de défendre la lecture. Pourtant, ceux qui vivent de l'écriture ne sont pas les seuls à pâtir de l'ère post-alphabétisée. Lire est bien plus qu'une compétence ou un mode de communication parmi d'autres. Les médias que nous utilisons pour interagir façonnent le monde dans lequel nous vivons. Pendant des millénaires, les premiers humains ont communiqué uniquement par la voix. L'avènement de la lecture et de l'écriture a transformé la société. Il a modifié la conscience collective et les rapports politiques, ainsi que les prouesses intellectuelles dont les individus étaient capables. Le déclin de la lecture entraînera des changements d'une ampleur similaire. Il affectera nos pensées les plus intimes, la politique et la culture de notre société, et la manière dont nous racontons l'histoire de notre civilisation. Si nous y regardons de plus près, nous constatons que ces changements sont déjà à l'œuvre.

La lecture n'a jamais été naturelle. L'être humain ne possède aucun mécanisme cognitif inné conçu pour assembler les lettres en mots et les relier à leurs équivalents dans le monde réel. Pour lire, il a fallu réutiliser des régions du cerveau normalement dédiées à la parole et à la reconnaissance des objets. Cette pratique est apparue il y a 6 000 ans en Mésopotamie. Pendant des millénaires, la majeure partie de la population était analphabète. L'alphabétisation n'est devenue un phénomène de masse que relativement récemment, après l'invention de l'imprimerie par Johannes Gutenberg en 1440.

L'écrit diffère fondamentalement du langage oral. L'écriture dissocie le message du messager, permettant une diffusion de l'information plus objective que dans les sociétés orales. Puisqu'écrire une phrase prend plus de temps que de la prononcer, l'écriture oblige l'auteur à ralentir et à réfléchir. Le langage écrit tend à employer des structures de phrases et un vocabulaire plus complexes que le langage parlé. Et contrairement à la parole, il ne disparaît pas. Les lecteurs peuvent revenir à un texte et l'explorer pour en découvrir de nouvelles significations et une meilleure compréhension. Puisque l'écrit perdure, on peut oublier temporairement ce que l'on a écrit, tout en ayant la certitude que ce ne sera pas perdu à jamais. Cela libère l'esprit et l'ouvre à de nouvelles idées et à de nouvelles découvertes.

« *Plus que toute autre invention, l'écriture a transformé la conscience humaine* », écrivait Walter J. Ong, historien et prêtre jésuite, dans son ouvrage de 1982, *Oralité et écriture*. Il soutenait que l'écriture avait créé les conditions de la concentration intérieure, de l'attention soutenue et du raisonnement logique. Elle permettait l'émergence d'une nouvelle forme de pensée rationnelle, linéaire et analytique.

Ong a cité des études de cas du neuropsychologue Alexander Luria, qui s'est rendu dans des villages reculés d'Ouzbékistan et du Kirghizistan dans les années 1930, à une époque où les paysans commençaient à recevoir un enseignement rudimentaire de la lecture et de l'écriture. Luria rencontrait ses sujets dans des maisons de thé, des campements et autour de feux de camp. Il leur posait alors diverses questions destinées à mettre en lumière les différences de pensée entre les paysans illettrés et ceux qui savaient lire. Luria leur disait : « *Dans le Grand Nord, tous les ours sont blancs. La Nouvelle-Zemble se trouve dans le Grand Nord.* » Il leur demandait ensuite de quelle couleur étaient les ours en Nouvelle-Zemble. Les paysans illettrés parvinrent à compléter le syllogisme. Mais les illettrés refusèrent d'essayer, expliquant qu'ils

n'étaient jamais allés dans le Nord et ne pouvaient donc pas répondre. L'alphabétisation semblait conférer la capacité de penser de manière logique et abstraite, et non pas simplement de lire des mots.

Des chercheurs ultérieurs attribueront certains de ces nouveaux modes de pensée à d'autres aspects de la vie dans une société alphabétisée, et non à la seule lecture. Mais l'argument principal d'Ong demeure valable : les cultures de l'imprimé valorisent les arguments longs et structurés. *« L'écriture fige la parole et, ce faisant, donne naissance au grammairien, au logicien, au rhéteur, à l'historien, au scientifique – tous ceux qui doivent avoir le langage sous les yeux pour en comprendre le sens, repérer ses erreurs et entrevoir ses conséquences »*, écrivait Neil Postman en 1985. L'avènement de la lecture et de l'écriture était une condition préalable à la philosophie, aux sciences modernes, à l'histoire en tant qu'entreprise académique et à la critique d'art.

Ces changements furent extrêmement déstabilisateurs. La diffusion de l'alphabétisation au sein des sociétés contribua aux bouleversements politiques et aux révolutions. Dans les colonies américaines, les chefs de la cause patriotique utilisèrent journaux et pamphlets pour attiser le sentiment anti-britannique. *« Les orateurs de la Rome et de la Grèce antiques ne pouvaient s'adresser qu'au nombre de citoyens qu'ils pouvaient rassembler à portée de leur voix »*, écrivait Benjamin Franklin en 1782. *« Désormais, grâce à la presse, nous pouvons parler aux nations ; et les bons livres et les pamphlets bien écrits exercent une influence considérable et généralisée. »*

Les Pères fondateurs des États-Unis ont utilisé un document imprimé pour bâtir leur nouvelle nation et étaient convaincus que le système qu'ils avaient conçu fonctionnerait précisément parce que les citoyens seraient des lecteurs éclairés. Franklin, lui-même éditeur de journaux, a créé la première bibliothèque de prêt du pays. *« Ces bibliothèques ont enrichi le débat public des Américains »*, écrivait-il dans son autobiographie, *« et ont rendu les commerçants et les agriculteurs aussi instruits que la plupart des gens d'autres pays »*. Très tôt, les Américains ont considéré l'accès à l'information comme un impératif civique, voire moral.

Bien sûr, la jeune république n'était pas toujours un havre de réflexion. Les Pères fondateurs s'en prenaient à leurs ennemis dans la presse, propageant des mensonges pour inciter l'opinion publique à se dresser contre leurs adversaires. Un allié de Thomas Jefferson qualifia John Adams de *« personnage hideux et hermaphrodite, dépourvu de la force et de la fermeté d'un homme, et de la douceur et de la sensibilité d'une femme »*.

L'accès à la lecture n'était pas non plus réparti équitablement. Pendant longtemps, un grand nombre d'Américains ne réussissaient pas le test d'alphabétisation du gouvernement fédéral, en particulier dans le Sud, où empêcher l'alphabétisation des Noirs était un pilier du gouvernement suprémaciste blanc.

Mais dès le départ, la littérature a constitué une source essentielle de divertissement, de sens et de lien social pour de nombreux Américains. Ils partageaient un ensemble de références tirées de la Bible et de la littérature anglaise. Charles Dickens était si aimé des lecteurs américains que, lors d'une visite à New York en 1842, lorsqu'il se fit couper les cheveux, ses admirateurs affluèrent pour recueillir des mèches de cheveux auprès du coiffeur.

Au XIX^e siècle, composer une lettre était un art, et même la correspondance avec les proches était rédigée dans un style élégant et formel. *« C'est étrange pour nous aujourd'hui de voir ça : un soldat de la guerre de Sécession qui écrit à sa femme, couvert de boue dans sa tente, et il écrit comme s'il était Shakespeare »*, m'a confié John McWhorter, linguiste à l'université

Columbia. « On se dit : " Il ne pourrait pas être plus décontracté avec sa femme ? " Mais en réalité, c'est comme s'il lui envoyait des roses. »

Samuel D. Loughheed servit dans le 8e régiment d'infanterie volontaire du Missouri, au sein de l'Union. Il combattit à Shiloh et lors du siège de Vicksburg. En octobre 1862, il écrivit à sa femme : « *Quelle épreuve que de s'allonger, couvert de son propre sang, sur un champ de bataille et de mourir. Quelle épreuve que de voir le puissant destrier cabré, piétinant les mourants et les morts sous ses sabots impitoyables. Aucune épouse à proximité pour prononcer un mot de réconfort. Aucune sœur ni mère vivante pour apporter du réconfort en cette heure la plus triste de l'histoire de l'humanité. Ô l'humanité ! Ô les horreurs de la guerre !* »

en 1962, Marshall McLuhan, figure emblématique de la théorie des médias, prédisait que le monde occidental deviendrait ce qu'il appelait « *post-alphabétisé* ». Dans son ouvrage *La Galaxie Gutenberg*, publié la même année, il suggérait que cette ère avait déjà commencé, les médias électroniques supplantant déjà l'écrit. À cette époque, 90 % des foyers possédaient un téléviseur, contre seulement 9 % dix ans auparavant. La télévision devenait la principale source d'information des Américains. En moyenne, chaque foyer passait plus de cinq heures par jour devant son téléviseur.

Vue d'aujourd'hui, l'Amérique des années 1950 et 1960 ne semble pas avoir perdu son sens de l'écriture. Après la guerre, le pays s'était enrichi et instruit à un rythme remarquable. Son appétit pour l'écrit et sa vénération pour les intellectuels qui le produisaient semblaient promis à un essor considérable. En 1964, le magazine *Time*, qui tirait alors à plus de 3 millions d'exemplaires, consacrait sa une à John Cheever, l'auteur connu pour ses fables sombres sur le malaise des banlieues. L'article, intitulé « *Ovide à Ossining* », s'ouvrait sur une longue citation de l'invocation des *Métamorphoses*. Dans la célèbre nouvelle de Cheever, « *Le Train de 17h48* », le protagoniste monte à bord du train éponyme et découvre un spectacle alors familier, devenu aujourd'hui exotique : un wagon rempli de banlieusards lisant le journal du soir.

Mais la télévision bouleversait le rythme et les habitudes de la vie américaine. En 1985, Postman, ami et disciple de McLuhan, publiait « *Se divertir à en mourir* ». Il y affirmait que la télévision avait capté l'attention des Américains et transformé la politique en un divertissement bon marché. « *Le problème n'est pas que la télévision nous propose des sujets divertissants, mais que tous les sujets soient présentés comme divertissants* », écrivait Postman. « *La télévision est le principal mode de connaissance de soi de notre culture.* » À l'époque, le foyer américain moyen regardait plus de sept heures de télévision par jour, un chiffre qui atteindrait près de neuf heures en 2010.

Si la télévision a déjà empiété sur les moments de calme nécessaires à la lecture, l'internet haut débit et le smartphone les rendent quasiment impossibles. Il n'y a pas si longtemps, les divertissements à domicile étaient limités. Les émissions étaient diffusées un jour et une heure précis. Si l'on voulait voir un vieux film, il fallait se mettre en tenue de sport et aller au vidéoclub. Les livres pouvaient rivaliser dans ce contexte. Certaines personnes, du moins, éteignaient la télévision et lisaient un livre avant de s'endormir.

Aujourd'hui, le divertissement est sans limites. Il n'y a plus de coupure : les émissions s'enchaînent sans interruption. On regarde la télévision le nez sur son téléphone, en consultant les réseaux sociaux ou en envoyant des SMS à ses amis. Netflix aurait demandé aux réalisateurs et scénaristes de partir du principe que le public n'est pas attentif et de

constamment lui rappeler l'intrigue. Dans ce contexte, lire demande un véritable effort. Or, la plupart des gens ne le font pas.

Lorsqu'on lit, on constate souvent qu'on absorbe moins d'informations. C'est particulièrement vrai sur téléphone. Le défilement incessant, les liens hypertextes et les notifications incitent à une lecture superficielle, nous poussant constamment à regarder ailleurs. Des études ont montré que la compréhension est moindre sur un appareil numérique que sur papier, sans doute à cause de toutes ces distractions. Accorder une attention soutenue et sans interruption à un texte peut désormais sembler une tâche impossible. Les livres audio sont devenus une alternative populaire aux livres imprimés, notamment parce qu'écouter un livre permet de faire plusieurs choses à la fois : on peut lire en faisant la vaisselle ou en conduisant.

Face à la diminution de la capacité d'attention et au déclin de la compréhension, on aurait pu s'attendre à ce que les écoles résistent à la tendance aux textes plus courts et à la lecture superficielle. Au contraire, elles l'ont encouragée. Une enquête de 2025 a révélé que la plupart des professeurs d'anglais au collège et au lycée assignaient entre zéro et quatre livres par an. Les réformes successives de l'éducation ont conduit les districts scolaires à privilégier les courts extraits aux ouvrages complets, afin de mieux imiter les examens de compréhension de lecture à choix multiples. De nombreux programmes scolaires parmi les plus populaires s'appuient désormais sur des extraits. Annemarie Cortez, directrice d'une école primaire à Corona, en Californie, m'a confié que de nombreux responsables scolaires demandent aux enseignants de ne pas assigner de livres entiers ; ils sont censés organiser des exercices de lecture ciblés à partir de courts extraits.

Parallèlement, les appareils numériques ont envahi les salles de classe américaines. Selon un sondage du *New York Times*, plus de 80 % des enseignants du primaire déclarent que leurs élèves reçoivent un appareil fourni par l'école dès leur entrée en maternelle. Lupita Villalobos, qui enseigne à des enfants de 3 ans dans une école maternelle à Duncanville, au Texas, m'a expliqué que le district scolaire donne une tablette à chaque élève pour l'école. Elle a interdit à ses élèves d'utiliser ces appareils, car elle sait le temps qu'ils y passent à la maison. « *J'avais une élève qui a très mal réagi à la rentrée* », a-t-elle raconté. « *En général, les enfants pleurent les deux premières semaines et réclament leur maman. Mais cette élève-là pleurait pour avoir sa tablette.* »

Il y a encore peu de temps, les gens lisaient au moins quelque chose en ligne, mais la situation évolue rapidement. Les réseaux sociaux, autrefois principalement textuels, sont désormais envahis par les vidéos courtes. *TikTok*, *YouTube Shorts* et *Instagram Reels* captent l'attention, surtout chez les jeunes. D'après une analyse récente de Jean Twenge, professeure de psychologie spécialiste des changements générationnels, un enfant passé en moyenne quatre heures et demie par jour sur les réseaux sociaux dès la quatrième. Pendant la majeure partie de ce temps, il semble qu'il regarde des vidéos, souvent en vitesse accélérée. Même les SMS ont pris des allures de messages oraux. On utilise les majuscules pour exprimer des émotions fortes et on évite la formalité de la ponctuation, qui paraît désormais guindée, voire austère. Comme beaucoup de jeunes de notre âge, mes amis et moi avons pour la plupart délaissé les SMS au profit des messages vocaux.

L'écrit a survécu pendant des millénaires et a surmonté les défis successifs posés par les nouvelles technologies. Sa résilience est indéniable. Si le taux de lecture peut fluctuer, les optimistes affirment que la longue histoire tend vers une alphabétisation universelle. Martin Puchner, professeur de littérature comparée à Harvard, étudie l'influence de la littérature sur

l'histoire. Il a consacré des décennies à retracer l'évolution des technologies de la communication et les craintes qu'elles ont suscitées. Pendant une grande partie de sa carrière, il s'est montré sceptique face aux craintes concernant la fin de la lecture. « *Si la longue histoire des évolutions des technologies d'écriture m'a appris quelque chose, c'est qu'il faut toujours se méfier des scénarios apocalyptiques* », m'a-t-il confié.

Et pourtant, même Puchner croit désormais que le scénario catastrophe est arrivé : un retour au texte, au détriment de la vidéo, semble fort improbable. Peut-être McLuhan et Postman n'avaient-ils pas tort de prédire que notre société deviendrait post-alphabétisée. Ils étaient simplement en avance sur leur temps. Le monde que ces théoriciens ont entrevu il y a un demi-siècle est aujourd'hui une réalité. L'ère de l'écriture ne sera qu'une brève parenthèse entre l'ère orale et l'ère numérique.

La lecture a façonné l'esprit moderne. Sa disparition le remodelera. Les spécialistes des sciences cognitives commencent à entrevoir la nature de ces changements. J'ai interrogé une douzaine d'entre eux sur ce qui se passe dans notre cerveau lorsque nous cessons de lire. Plusieurs ont été amusés par ma question naïve. « *Tout ce qui vous arrive modifie votre cerveau* », m'a expliqué Dan Willingham, professeur à l'Université de Virginie. « *Lire un seul mot modifie votre cerveau pendant au moins quelques heures, et, si l'on sait comment le mesurer correctement, pendant bien plus longtemps.* » Il cherchait à me rassurer : si tout modifie le cerveau, alors presque aucune action prise individuellement n'a une réelle importance.

Mais que se passe-t-il si l'on remplace systématiquement une action (lire un mot) par une autre (regarder une vidéo *Instagram*) ? L'une des découvertes les plus solides en neurosciences est que le cerveau humain maîtrise ce qu'il pratique. Si nous passons notre temps à regarder des vidéos courtes plutôt qu'à lire, nos compétences en lecture s'atrophient. Nous disposons de moins de connaissances de base pour faciliter la compréhension. Il n'y a pas de risque d'illettrisme massif et spontané, mais les capacités cognitives complexes que développe la lecture commencent à se dégrader. Notre mémoire intellectuelle se dégrade.

Lire des livres est un excellent exercice pour la concentration. Plus on lit, plus la lecture devient facile et plus on est récompensé par de nouvelles connaissances. À terme, le processus devient plus agréable que difficile. Mais comme pour l'exercice physique, l'inverse est également vrai : moins on lit, plus la lecture devient difficile et plus le chemin vers le savoir est semé d'embûches.

Les réseaux sociaux offrent une gratification instantanée. John Hutton, professeur de pédiatrie au *UT Southwestern Medical Center*, compare le défilement sur *TikTok* à un rat de laboratoire qui appuie sur un bouton et reçoit une dose de cocaïne : finalement, on n'a plus qu'une envie, appuyer sur ce bouton. En 2004, la durée d'attention moyenne devant un écran était de deux minutes et demie, m'a expliqué Gloria Mark, psychologue à l'*UC Irvine*. En 2012, elle était tombée à 75 secondes. Il y a cinq ans, elle était tombée à environ 47 secondes. « *Nous nous habituons à ce que le contenu change rapidement* », a déclaré Mark.

Regarder des vidéos est une forme d'interaction plus passive que la lecture. Hutton a récemment recueilli des images cérébrales d'enfants de 3 à 5 ans pendant qu'ils écoutaient des histoires sous différents formats. Lorsqu'ils regardaient une vidéo d'animation, ils utilisaient la région du cerveau associée à l'imagination environ deux fois moins que lorsqu'ils regardaient des illustrations fixes tout en écoutant un enregistrement audio. Leur cervelet, une partie du cerveau impliquée dans l'apprentissage, était également moins sollicité. « *Ils n'ont*

pas vraiment besoin de faire autant appel à leur imagination, car l'action se déroule à l'écran », m'a expliqué Hutton. « Le cerveau travaille moins pour comprendre et apprendre de ce qu'il voit dans l'animation, comparée à l'illustration. »

Le paradoxe est que, bien que la vidéo contienne plus d'informations que le texte — non seulement du langage, mais aussi des sons et des images en mouvement —, elle ne stimule pas la réflexion approfondie. Au contraire, la vidéo submerge le spectateur d'informations, rendant difficile la concentration sur un élément précis. Les images défilent sans cesse, indépendamment de ce que le spectateur a perçu ou compris. Rares sont ceux qui prennent le temps de s'arrêter et de revenir en arrière pour réfléchir à ce qu'ils auraient pu manquer.

Les jeunes d'aujourd'hui n'ont jamais connu un monde sans vidéos courtes omniprésentes. Dans d'autres études, Hutton a constaté que les enfants qui passaient plus de temps devant les écrans et moins de temps à lire présentaient une matière blanche moins développée dans les zones associées aux fonctions exécutives et au langage. Cela suggère qu'ils étaient moins habitués à utiliser ces compétences. Benjamin Powers, du *Haskins Global Literacy Hub*, m'a expliqué que les élèves arrivent à l'école primaire avec une faible capacité de concentration et une faible tolérance à l'effort mental. « *En classe, cela se traduit par des élèves capables de décoder ou de restituer des informations, mais qui éprouvent des difficultés de compréhension nécessitant des inférences, des synthèses ou la capacité de retenir des idées dans des textes plus longs* », a-t-il précisé.

Dans un sondage réalisé en 2024 auprès d'enseignants du CE2 à la 5e, plus de 80 % ont déclaré que l'endurance en lecture de leurs élèves avait diminué depuis 2019. Les résultats aux épreuves de lecture et d'anglais de l'ACT sont en baisse depuis sept ans et se situent désormais à leur plus bas niveau depuis plus de trente ans. Les scores aux épreuves de lecture et d'écriture du SAT ont également baissé, malgré la simplification et la réduction des textes évaluant la compréhension écrite.

Une fois arrivés à l'université, ces étudiants se retrouvent face à des professeurs qui doivent leur apprendre à comprendre un texte, autrement dit, à penser. « *J'enseigne l'allemand, donc nous avons toujours eu l'habitude de leur apprendre à lire, une compétence que les départements d'anglais commencent à peine à mettre en pratique* », m'a expliqué Jonathan Fine, professeur d'études germaniques à l'université Brown. « *Avant même d'aborder la question du sens profond, il faut se demander : "Est-ce ironique ?", comprendre le sens d'une métaphore, en s'attachant aux mots et à la grammaire pour qu'ils prennent conscience de tout, afin qu'ils puissent ensuite établir des liens plus larges.* »

Cela peut paraître exagéré, mais l'enseignement supérieur devra presque certainement se recentrer sur le soutien scolaire. Dans une étude menée auprès d'étudiants en lettres et en didactique de l'anglais dans deux universités régionales du Kansas, publiée en 2024, des chercheurs ont demandé aux étudiants de lire les sept premiers paragraphes de « La Maison d'Âpre-Vent » de Dickens. Le roman suit les membres de la famille Jarndyce dans un long conflit juridique concernant leur héritage. Il commence ainsi :

Londres. Le trimestre de la Saint-Michel vient de s'achever, et le Lord Chancelier siège à Lincoln's Inn Hall. Un temps implacable, typique de novembre. Les rues sont encore pleines de boue, comme si les eaux venaient tout juste de se retirer de la surface de la terre, et il ne serait pas étonnant de croiser un Mégalosauve d'une douzaine de mètres de long, se dandinant comme un lézard éléphantique sur Holborn Hill.

Les chercheurs ont cité les tentatives d'interprétation du passage par les étudiants. « *C'est comme si... euh... la boue recouvrait toutes les rues, et nous... non... donc tout a été, en quelque sorte, emporté par les eaux et on pourrait trouver des os de Mégalosure, mais il dit qu'ils se dandinent, euh... en haut de la colline* », a déclaré un étudiant. Au moins un quart des participants ont interprété les figures de style au pied de la lettre, concluant que des dinosaures arpentaient les rues du Londres du XIXe siècle. Dickens poursuit en décrivant le Lord Chancelier alors qu'il est « *interpellé par un grand avocat aux longues moustaches, à la voix fluette et au discours interminable* ». Un autre étudiant a interprété ce passage comme « *le décrivant dans une pièce avec un animal, je crois ? Avec de longues moustaches ? Un chat ?* »

Il n'est pas surprenant que les étudiants aient eu des difficultés avec des références inconnues. Pourtant, les chercheurs leur ont donné accès à l'intégralité d'Internet. Ils auraient pu faire des recherches sur le semestre de Michaelmas, le Lord Chancelier ou *Lincoln's Inn Hall* s'ils l'avaient souhaité. Les étudiants ne savaient même pas comment s'y prendre pour comprendre ce qu'ils ne comprenaient pas, ou ils n'en ont pas pris la peine. La plupart d'entre eux n'ont pas réalisé que le passage se déroulait dans un tribunal. Seuls 5 % d'entre eux avaient une compréhension précise et détaillée de ce qu'ils avaient lu.

Ces changements ne se limitent pas aux campus universitaires. La capacité des adultes américains à répondre à des questions de logique, à raisonner efficacement et à analyser des schémas a diminué entre 2006 et 2018. Leur vocabulaire est également généralement plus restreint que celui de leurs contemporains ayant un niveau d'éducation équivalent il y a un demi-siècle. Des études récentes suggèrent que l'effet Flynn – la progression constante du QI d'une génération à l'autre depuis les années 1930 – s'est inversé au cours des deux dernières décennies. « *Les scores de QI moyens diminuent d'environ trois points par décennie* », m'a indiqué Elizabeth Dworak, psychologue chercheuse à la faculté de médecine de l'université Northwestern.

Les changements cognitifs ne sont pas tous négatifs. Les recherches de Dworak montrent que les adultes américains progressent dans certaines formes de raisonnement spatial. La culture post-alphabétisée pourrait présenter des avantages que nous ne comprenons pas encore. Dans le *Phèdre* de Platon, Socrate affirme que l'avènement de l'écriture « *engendrera l'oubli dans l'âme des apprenants, car ils n'utiliseront plus leur mémoire ; ils se fieront aux caractères écrits et ne se souviendront plus d'eux-mêmes* ». Il avait raison. Mais, comme l'a observé le théoricien des médias Andrey Mir, si l'écriture a érodé la mémoire individuelle, elle a paradoxalement enrichi la mémoire collective de la société.

Se pourrait-il que les générations qui grandissent le cerveau branché à un flux vidéo incessant développent une forme d'intelligence cognitive inédite, encore indétectable ? Peut-être. Mais pour l'instant, le déclin de la lecture semble instaurer un mode de pensée moins rationnel, analytique et sophistiqué. Difficile d'y voir le moindre avantage.

En 1982, Walter J. Ong observait que la civilisation moderne entrait dans une phase d'« *oralité secondaire* », où une société autrefois alphabétisée renoue avec certaines conventions des cultures pré-alphabétisées. Puisque les mots prononcés disparaissent aussitôt, les cultures orales valorisent la répétition pour faciliter la mémorisation. Les bardes de ces sociétés utilisent des formules toutes faites et des moyens mnémotechniques pour se souvenir du fil de leur pensée. Ils emploient des épithètes et des « *descriptions enthousiastes de violence physique* », selon les termes d'Ong, car le conflit marque davantage les esprits qu'une

discussion objective. Les orateurs ne peuvent corriger leurs propos comme le font les écrivains ; ils persistent donc sans reconnaître leurs erreurs. S'ils se contredisent par la suite, ils ne s'attendent pas à ce que l'auditoire se souvienne de leurs déclarations précédentes. Le sens dépend de l'identité de l'orateur, et non d'une quelconque vérité objective.

Il est peu probable que Donald Trump se soit familiarisé avec le concept d'oralité et d'écriture. Mais s'il l'avait fait, il se reconnaîtrait sans doute dans la description d'Ong. Le style de communication de Trump est parfaitement adapté à une société orale. Il emploie des surnoms – « *Jeb le mou* », « *Petit Marco* », « *Joe l'endormi* » – faciles à retenir et à répéter. Il se contredit comme si ses déclarations précédentes n'existaient pas. Même son écriture est presque indiscernable de son discours. (Ce qui est logique ; Trump préférerait, semble-t-il, dicter plutôt que composer.) Ses publications en ligne regorgent de ponctuation, de majuscules et de points d'exclamation placés de manière singulière. Nombre d'entre elles sont des mêmes avec peu de texte : l'un d'eux montrait l'image d'un navire de guerre américain frappant un avion iranien avec un rayon laser, accompagnée de la phrase « *Lasers : Bing, Bing, DISPARU !!!* »

Trump est notre premier président post-alphabétisé. Il est difficile d'imaginer qu'il puisse être élu à la tête d'un pays où l'information circule principalement par écrit. Avant l'élection de 2024, un sondage NBC News mené auprès de 1 000 électeurs a révélé que Joe Biden devançait son adversaire de 49 points parmi les lecteurs de journaux. Trump a inauguré un style de communication qui exploite notre époque distraite et conflictuelle. « *Nombreux sont ceux, notamment dans les milieux universitaires et journalistiques, qui le considèrent comme un révolutionnaire politique* », m'a confié Roderick Hart, professeur émérite de communication à l'Université du Texas à Austin. « *Pour ma part, je le vois bien davantage comme un révolutionnaire de la rhétorique.* »

Dans son ouvrage de 1985, « *No Sense of Place* », le théoricien des médias Joshua Meyrowitz constatait que la télévision et les autres médias électroniques inondaient les Américains d'informations inédites sur leurs futurs dirigeants. La presse écrite ne donnait accès qu'aux discours impeccables des politiciens ; la vidéo, quant à elle, permettait aux Américains de voir leurs présidents transpirer, éternuer et bégayer. Les électeurs ont alors commencé à privilégier les qualités physiques plutôt que le CV, m'a-t-il confié.

« *Plus que jamais, les autorités doivent aujourd'hui soigner leur image plutôt que de bien écrire et de bien raisonner* », écrivait Meyrowitz dans son ouvrage « *No Sense of Place* ». Il prédisait que le déclin de la presse écrite et la montée en puissance des médias électroniques finiraient par pousser les citoyens vers des leaders populistes. Ces derniers rejetteraient l'autorité et les institutions au profit du candidat le plus charismatique à la télévision. Il publia son livre peu après la réélection de Ronald Reagan, ancien acteur.

« *J'ai relu le livre récemment et je n'arrêtais pas de me dire : "Putain, c'est encore plus vrai qu'au moment où je l'ai écrit"* », a déclaré Meyrowitz. Les réseaux sociaux offrent aux Américains des possibilités sans précédent de surveiller le moindre geste de leurs représentants. Leurs algorithmes privilégient les contenus simplistes, incendiaires et à fort impact émotionnel au détriment de la complexité, des nuances et de la rigueur. Les idées qui correspondent aux théories politiques populaires – tous les dirigeants sont également corrompus ; les immigrés volent des emplois ; les problèmes politiques ont des solutions simples et de bon sens – l'emportent sur les conclusions des experts.

Les politiciens de droite comme de gauche ont compris comment exploiter ces nouvelles plateformes. Reihan Salam, président du *Manhattan Institute*, un think tank conservateur, m'a expliqué comment cela se manifeste : « *On désigne un ennemi et on polarise l'opinion publique* », a-t-il déclaré. « *On ne laisse aucune place à la nuance, car la nuance ne fait que semer la confusion dans une lutte pour le pouvoir.* »

Les politiciens qui alimentent la méfiance envers les institutions et les élites réussissent mieux dans ce contexte. « *On crée l'illusion que tout est en réalité très simple, et qu'une seule personne charismatique peut remporter des victoires spectaculaires, tant visuellement qu'émotionnellement* », a déclaré Salam. C'est précisément le genre de démagogue que les Pères fondateurs espéraient voir démasqué par une population instruite. « *Quand on pense à notre ordre constitutionnel, à son fonctionnement initial, cela va totalement à l'encontre de celui-ci* », a ajouté Salam.

Marshall McLuhan a dit un jour : « *Le monde libéral est, par définition, alphabétisé.* » L'inverse semble également vrai.

Si Trump est le premier président post-alphabétisé, il ne sera pas le dernier. Le stratège politique David Plouffe, architecte des campagnes présidentielles de Barack Obama, a récemment soutenu que les candidats devraient se concentrer quotidiennement sur la création de contenu. Il a conseillé de condenser chaque idée en un message suffisamment court pour capter l'attention des électeurs saturés d'écrans. « *Si une idée ne peut être communiquée en une publication Instagram ou une vidéo TikTok de 10 secondes, il faut tout reprendre à zéro* », a écrit Plouffe dans une tribune du *New York Times*. Voilà peut-être un bon conseil pour mener campagne à l'ère du post-alphabétisation. Mais comme méthode pour exercer une citoyenneté éclairée, c'est de mauvais augure.

Je n'ai même pas encore abordé la question de l'intelligence artificielle. Nombre de technologies numériques ont capté notre attention et rendu la lecture attentive quasi impossible. L'IA générative est le premier outil à menacer la pérennité de l'écriture.

Écrire est difficile. Orwell comparait cette expérience à une « *longue et douloureuse maladie* ». L'IA promet une solution simple. Le problème, c'est qu'écrire ne se résume pas à retranscrire des pensées déjà formées – si c'était le cas, ce serait facile. Écrire, c'est la façon dont on met au point sa propre pensée et dont on la transmet à quelqu'un qui ne la partage pas. Cal Newport, professeur d'informatique à l'université de Georgetown, affirme que le processus d'écriture oblige à penser de manière structurée et linéaire. Il met en lumière les idées confuses et les raisonnements bancals. Et le temps et la concentration nécessaires pour transformer ses pensées en mots, en phrases et en paragraphes permettent à l'auteur d'établir de nouveaux liens et de découvrir de nouvelles perspectives.

Cela me semble tout à fait juste. Mon métier, c'est d'écrire. Avec toutes mes excuses à Orwell, la perspective d'une maladie douloureuse m'inspire moins d'angoisse qu'une page blanche. Mais il y a une certaine satisfaction dans cet effort. Écrire me permet d'affiner et de formaliser des idées encore floues, et d'acquérir de nouvelles connaissances. En évaluant mes arguments et en écartant ceux qui ne sont pas convaincants, je découvre ceux qui le sont. Écrire est difficile parce que l'écrivain est en train d'apprendre. Si l'IA supprime ce défi, elle supprime aussi l'apprentissage.

Des études préliminaires suggèrent que c'est précisément ce qui se produit lorsque l'on utilise l'IA pour écrire. Le processus est plus simple et le résultat est souvent de meilleure qualité que

ce que l'on pourrait produire soi-même. Cependant, cela se fait au détriment du développement cognitif. Une étude menée au Brésil a démontré que les étudiants de premier cycle qui utilisaient l'IA pour étudier ont obtenu des résultats nettement inférieurs à ceux des étudiants qui étudiaient sans IA lors d'un test surprise. Ces étudiants étaient en retard par rapport à leurs camarades, même sur des questions exigeant réflexion et effort plutôt que des connaissances spécifiques. Une autre étude, menée auprès de centaines de personnes en Grande-Bretagne, a révélé qu'une utilisation fréquente de l'IA pour des tâches cognitives est corrélée négativement aux capacités de pensée critique.

La vie moderne exige une quantité considérable d'écriture fastidieuse. Une partie de cette tâche peut certes être automatisée à moindre coût. Mais une carrière consacrée à l'étude de l'adoption historique des nouvelles technologies a convaincu Newport qu'il est quasiment impossible d'automatiser un problème sans en créer d'autres. Sans cesse, on croit utiliser un outil pour se dispenser d'une simple tâche pénible. « *Et puis, il y a tous ces impacts indirects inattendus* », m'a-t-il confié. Le courrier électronique était censé remplacer plus facilement les fax, les appels téléphoniques et les réunions. Au lieu de cela, répondre aux courriels est devenu une véritable perte de temps. Ces conséquences imprévues finissent par transformer la vie intellectuelle.

La capacité de réflexion approfondie deviendra probablement de plus en plus rare dans un monde où une grande partie de la population utilise l'IA pour éviter d'écrire. Elle deviendra aussi de plus en plus importante. L'IA génère une surabondance de textes. Depuis 2022, date de lancement de ChatGPT, le nombre de livres publiés chaque mois sur Amazon a triplé. Sur la même période, le nombre de soumissions aux revues scientifiques a également explosé. Nombre d'entre elles ont été rédigées, au moins en partie, par une intelligence artificielle.

L'IA produit une prose claire et professionnelle. Confrontés côte à côte à des textes produits par des humains et par l'IA, même des étudiants en master de création littéraire ont montré une préférence pour le travail des machines. Cependant, si l'écriture de l'IA est agréable et convaincante, elle manque aussi d'originalité, est souvent inexacte, voire les deux. Les individus auront donc plus que jamais besoin de discernement et de compréhension. Ils devront savoir ce qu'ils pensent et comment formuler leurs propres jugements. Ce sont précisément ces compétences que l'utilisation de l'IA menace d'éroder.

Ce qui est en jeu, c'est ni plus ni moins que la capacité de penser par soi-même. Si l'on devient trop dépendant de l'IA pour écrire à notre place, on risque de perdre la capacité d'analyser, voire de développer ses propres idées. Ce sont là des capacités fondamentalement humaines. « *Si nous y renoncions* », m'a confié le philosophe Kwame Anthony Appiah de l'université de New York, « *nous cesserions d'être ce que nous sommes. Nous serions des êtres radicalement différents.* »

il y a cent vingt-six ans, *The Atlantic* publiait un essai d'Arthur Reed Kimball décrivant « *l'un des changements les plus graves et incontestés de la vie américaine moderne* ». La capacité des citoyens américains à bien écrire et à penser en profondeur était menacée. L'ennemi de l'éloquence et de la concentration soutenue ? Le journal. Dans « *L'invasion du journalisme* », Kimball affirmait que le quotidien, avec ses pages sportives et ses rubriques mondaines, ses articles divers et son argot, écliprait le livre et la revue littéraire. Même ceux qui prétendent lire le journal pour s'informer des événements importants à Washington ou en Europe, soutenait-il, se tourneront d'abord vers « *une histoire intéressante, peut-être une aventure cycliste insolite, peut-être l'arrestation d'un cambrioleur astucieux* ».

Extrait du numéro de juillet 1900 : L'invasion du journalisme

Avant l'avènement du journal, le roman était perçu comme une menace pour les bonnes habitudes de lecture et la moralité. Thomas Jefferson estimait que l'un des plus grands obstacles à l'éducation des femmes était leur passion pour la fiction, qui les détournait des « lectures saines ». Une fois qu'une femme a succombé au charme des romans, écrivait-il, « rien ne peut retenir son attention si ce n'est paré de toutes les fantaisies de l'imagination ». Ceux qui tendent à rejeter l'offensive actuelle contre la lecture invoquent cette vieille tradition : dénoncer toute nouvelle technologie ou tout nouveau média comme une source de distraction et d'aviilissement pour le peuple américain. Peut-être que, dans 126 ans, cet essai semblera n'être que le dernier exemple de ces lamentations. En relisant ces lamentations, j'ai constaté que les plus attachés aux modes de lecture traditionnels sont généralement les plus prompts à prédire la fin de tout.

À certains égards, le livre continue de prospérer. L'an dernier, les ventes de livres imprimés ont dépassé celles d'il y a dix ans. *Barnes & Noble a ouvert plus de 60 nouvelles librairies* . Près de 400 librairies indépendantes ont vu le jour en 2025. *Substack* a connu une explosion des abonnements aux ouvrages longs. Des célébrités comme Dua Lipa et Reese Witherspoon ont mis à profit leur notoriété et leur influence pour lancer des clubs de lecture au succès retentissant. Le livre audio est devenu un marché pesant plusieurs milliards de dollars.

Mais les optimistes négligent un élément crucial des données : le texte prospère auprès d'une proportion de plus en plus réduite de la population. À peine 20 % des adultes ont lu plus de 80 % des livres lus l'an dernier. « Cela devient une sorte de passe-temps de niche, comme la philatélie ou la culture des orchidées », m'a confié Leah Price, historienne de la lecture à l'université Rutgers. Les lecteurs consacrent plus de temps à la lecture chaque jour qu'il y a vingt ans. Ils semblent même plus passionnés par le livre imprimé que leurs prédécesseurs. Mais les passionnés de texte, qui puisent leur compréhension culturelle et leur connexion intellectuelle dans l'écrit, forment désormais une sous-culture. Le simple fait que vous lisiez cet article vous en fait très certainement partie.

Maintenant que la lecture est devenue facultative, elle peut servir de marqueur identitaire. Voir quelqu'un lire dans le train a quelque chose d'affirmé. Inévitablement, ces affirmations sont devenues la cible de moqueries en ligne : brandir un livre trop ostensiblement en public, c'est s'exposer à l'accusation de « lecture ostentatoire ». Cette étiquette présuppose que la personne cherche simplement à montrer son niveau d'instruction élevé ou ses goûts littéraires supérieurs ; sinon, pourquoi se trimballer un livre ?

Nous avons déjà connu cela. Lors du passage de la société de l'oralité à l'écriture, seule une petite minorité savait lire. Possédant ce précieux savoir, ces individus occupaient une position privilégiée et étaient grassement rémunérés. À la Bibliothèque d'Alexandrie, les érudits résidents vivaient dans le complexe royal de la ville.

Aujourd'hui, la lecture est de nouveau l'apanage d'une petite minorité, et être lettré confère moins de prestige qu'auparavant. Les lecteurs restants sont marginalisés, moqués et, à bien des égards, considérés comme insignifiants. Pour la plupart, une carrière littéraire représente une impasse économique. L'emploi dans la presse a chuté de 75 % ces vingt dernières années . Les postes d'enseignants-chercheurs en sciences humaines sont également en baisse, et les postes permanents se font de plus en plus rares. En 2024, seulement 8 % des diplômés de l'enseignement supérieur étaient titulaires d'une licence en sciences humaines.

Cette année-là, les départements d'anglais et d'histoire ont délivré 40 % de diplômes de moins qu'en 2012. Une crainte, murmurée lors de tables rondes et de conférences, hante les historiens : celle d'être la dernière génération à étudier le passé de manière systématique.

L'idée qu'une figure littéraire populaire puisse figurer en couverture d'un hebdomadaire d'actualité lu par des millions d'Américains est aujourd'hui inconcevable. Une telle figure n'existe pas, et de tels hebdomadaires n'ont jamais été aussi largement diffusés. Au contraire, nombre d'Américains revendiquent fièrement une forme de post-littérature. Le président a évoqué son goût pour les notes de synthèse concises, et ses conseillers ont indiqué qu'il appréciait les images et les graphiques. Les hommes les plus riches du monde se vantent de s'informer via des publications X, des podcasts et des conversations avec des chatbots. Les jeunes en quête de richesse et d'influence sont incités à les imiter.

Le pouvoir culturel et économique tend à se concentrer entre les mains de ceux qui maîtrisent les technologies de communication les plus populaires. Aujourd'hui, il s'agit des streamers, des podcasteurs et des influenceurs. Joe Rogan bénéficie d'une audience dont les journalistes ne peuvent que rêver. Il compte plus de 14 millions d'abonnés sur *Spotify* et plus de 20 millions sur *YouTube*. MrBeast, un YouTubeur qui met en scène des cascades spectaculaires, comme une version grandeur nature du « *Squid Game* », cumule régulièrement des centaines de millions de vues. Des streamers de jeux vidéo tels que IShowSpeed et TheBurntPeanut figurent parmi les personnalités médiatiques les plus populaires du pays. Ces personnalités façonnent les aspirations et les sujets de conversation des jeunes, et même leur façon de s'exprimer.

Les livres étaient autrefois une source essentielle de savoir, de mémoire, de sagesse et de morale. Écrits par les générations précédentes, ils étaient transmis aux jeunes générations selon une logique de transmission verticale de la culture, m'a expliqué le psychologue social Jonathan Haidt. Désormais, l'information circule horizontalement, de jeune à jeune. Cette dynamique fait de figures comme MrBeast et TheBurntPeanut les gardiens de la culture américaine. Le déclin de la lecture n'a pas bouleversé le monde, il l'a simplement déplacé.

Les jeunes aspirent à des emplois qui les propulseront dans l'élite, ce qui signifie aujourd'hui que les jeunes adultes souhaitent devenir influenceurs. Un sondage *Morning Consult* de 2023 a révélé que près de 60 % des membres de la génération Z interrogés ont déclaré qu'ils seraient des personnalités des médias sociaux s'ils le pouvaient. Amanda Kordeliski, de l'Association américaine des bibliothécaires scolaires, est également bibliothécaire en Oklahoma, où elle a installé des studios d'enregistrement pour les élèves. « *Le podcast est extrêmement populaire. Je pourrais acheter un million de microphones et il y aurait encore une liste d'attente pour accéder aux studios audio* », m'a-t-elle confié. « *Tout le monde veut être influenceur.* »

En septembre, l'Université de Syracuse a inauguré son Centre pour l'économie des créateurs et proposera prochainement sa première spécialisation mineure destinée aux futurs influenceurs. « *Ce centre répond directement aux aspirations des étudiants actuels et futurs* », a déclaré Mark J. Lodato, doyen de l'École de communication publique Newhouse de l'université, dans un communiqué de presse. « *Il s'agit de les accompagner là où ils en sont et de les préparer à devenir des leaders dans le monde de demain.* »

L'avènement de ce monde n'est pas encore une certitude. Certains ont pris conscience de ce à quoi nous renonçons et choisissent une autre voie. Près d'une vingtaine d'États ont interdit l'utilisation des téléphones portables pendant les heures de classe. Après l'entrée en vigueur

de l'interdiction au Texas au début de l'année scolaire dernière, un district scolaire de Dallas a enregistré 200 000 emprunts de livres supplémentaires par rapport à l'année précédente , soit une augmentation de près de 25 %. Rex Ovalle, professeur d'anglais dans un lycée de la banlieue de Chicago et membre du Conseil national des professeurs d'anglais, m'a confié avoir constaté une résistance face aux extraits ; certains enseignants réintègrent des ouvrages entiers dans leurs programmes. Felton Thomas Jr., directeur de la bibliothèque publique de Cleveland, a indiqué que ses plus jeunes usagers, à l'instar des personnes âgées, privilégient désormais les livres imprimés aux versions numériques. Si ces actes de résistance à une culture post-alphabétisée semblent vains, les irréductibles n'ont rien à perdre à essayer.

J'ai grandi à l'ère post-alphabétisée. Je suis née peu après l'éclatement de la bulle internet et je suis entrée en CP à peu près au moment de la sortie de l'iPhone. En CM2, j'ai eu mon premier téléphone et j'ai aussitôt créé un compte *Instagram*. Si vous faites référence à internet – n'importe quelle référence – je la comprendrai (malheureusement) presque toujours. L'essentiel de ma connaissance d'un monde fondé sur la lecture provient de ce que j'ai lu dans les livres.

J'ai eu la chance de grandir dans une famille de lecteurs. Mon père me lisait des histoires presque tous les soirs, jusqu'à la fin du collège. (Père d'une fille au caractère difficile, il ne savait souvent pas quoi me dire. Quand nous lisions ensemble, il pouvait emprunter les mots d'un autre lecteur.) Mes sœurs aînées étaient impatientes de m'intégrer à leur club de lecture. Notre livre préféré était « *Les Enfants du Wagon* », l'histoire de quatre orphelins qui s'installent dans un wagon abandonné. Dans le livre, les enfants ont à peine trouvé de quoi se nourrir et se loger que les deux sœurs décident d'apprendre à lire à leur petit frère. Elles gravent des lettres dans des copeaux de bois et utilisent du jus de mûre comme encre. À mes dix ans, ma mère m'a transmis ses exemplaires d'enfance de « *Rabbit Hill* » et de « *Johnny Tremain* ». Elle avait signé la couverture intérieure. J'ai ajouté ma signature.

Au lycée, je me suis mise en tête de lire les classiques. Mes professeurs ne cessaient de me recommander leurs livres préférés. Je voulais partager leur savoir et comprendre leurs références. J'ai peiné à travers *Jane Eyre* et je suis tombée sous le charme d' *Anna Karénine* . Même si je lisais seule, je ne ressentais pas cette solitude. Ces livres recelaient la sagesse de générations. Comme le disait James Baldwin (dans un portrait paru dans *Life* en 1963, une semaine seulement après sa parution en couverture de *Time*) : « *On croit que sa douleur et son chagrin sont sans précédent dans l'histoire du monde, mais ensuite on lit. Ce sont Dostoïevski et Dickens qui m'ont appris que ce qui me tourmentait le plus était précisément ce qui me liait à tous les êtres humains, vivants ou ayant jamais vécu.* » J'avais l'impression de faire partie d'une chaîne ininterrompue de connaissances et de culture.

Depuis, je ne sais plus exactement quand, j'ai perdu cette habitude. Le changement a été subtil. J'étais plus occupée. Avant de me coucher, je passais mon temps sur mon téléphone au lieu de lire. Mon attention se relâchait toutes les quelques pages. Qu'importait-il si je lisais moins ? Personne ne vérifiait ma progression. Et puis, les livres seraient toujours là. Je pourrais les reprendre plus tard.

Lorsque la bibliothèque d'Alexandrie a disparu, le savoir inscrit sur ses rouleaux a été perdu à jamais. Nous ne pouvons que spéculer sur ce qu'Ératosthène et Euclide ont pu écrire d'autre. Le texte s'est réduit en poussière. Cela n'arrivera plus aujourd'hui ; tous les mots de cette grande bibliothèque pourraient être stockés sur une simple puce informatique. De nos jours,

même les monographies universitaires les plus obscures sont numérisées. *Google Livres* et *Internet Archive* constituent des bibliothèques d'une ampleur insoupçonnée. Nous pouvons y accéder en quelques clics, sans avoir à entreprendre un périlleux voyage à travers la Méditerranée. Le risque que leurs textes succombent à l'humidité ou aux rongeurs est minime. Mais la menace de l'apathie persiste. Ce que nous perdons, c'est la capacité et l'envie de lire ces textes. Un patrimoine inestimable d'informations et de sagesse nous a été légué. Il nous appartient désormais d'en faire bon usage.